

CINQUANTE ANS APRÈS

Cinquante ans !

Cinquante ans déjà...

Pour nous qui avons vécu ces heures exaltantes, ce passé est tout proche. Le temps d'un battement de paupières et il revit, les événements se raniment, les visages disparus renaissent. C'est une page d'histoire que nous ne nous résignons pas à tourner.

Donc, depuis une semaine Paris vivait dans la fièvre. Au gré des télégrammes parvenant des quatre coins de l'Europe on passait de l'angoisse à l'espoir — Ultimatum à la Serbie... Médiation anglaise... Refus de Berlin... Recours à La Haye... Mobilisation russe... Etat de guerre en Allemagne — puis le samedi premier août dans l'après-midi, à l'heure suffocante des orages, la terrible nouvelle a éclaté comme un éclair.

— Ça y est ! C'est affiché à la mairie, m'a créé un passant qui courait.

Je n'ai fait qu'un bond jusqu'à la rue Drouot et, fendant la cohue qui déjà emplissait la cour, je me suis approché de la fascinante feuille blanche collée à la porte. D'un regard j'ai lu le message, puis l'ai relu, posément, mot à mot, pour m'assurer que c'était vrai. « Le premier jour de la mobilisation sera le dimanche deux août. » Rien que trois lignes, hâtivement écrites d'une main qui tremblait. C'était le faire-part d'un million et demi de Français.

Les gens qui avaient lu se retiraient, effarés, tandis que d'autres affluaient, mais ce silence accablément n'a pas duré. Soudainement un vent héroïque a redressé les têtes. Quoi ? C'était la guerre ? Eh bien soit, allons-y ! Sans que nul ait donné le signal, la Marseillaise a jailli de milliers de poitrines, des gerbes de drapeaux hurlants ont déferlé sur les boulevards. Chaque colonne brandissait sa pancarte : « Volontaires alsaciens... Volontaires juifs... Volontaires polonais. » Ils s'acclamaient l'un l'autre sous les bravos de la foule et ce torrent humain, grossi à chaque carrefour, allait tournoyer place de la Concorde, devant la statue de Strasbourg encadrée de bouquets, pour refluer vers la République, où ceux de Belleville et du faubourg Saint-Antoine hurlaient à s'en briser la voix le refrain des grands jours : « Aux armes citoyens ! » Mais c'était cette fois mieux qu'une chanson.

Pour accomplir ma tâche de reporter, j'ai

parcouru la ville dans tous les sens. Sur le Cours-la-Reine j'ai vu défilier des cuirassiers aux crinières de légende et, rue La Fayette, des fantassins en tenue de guerre à qui les femmes jetaient des fleurs et des baisers. Dans une gare de triage j'ai vu charger des canons au long cou maigre enguirlandés de branchages et de lauriers, tandis que des pioupious en pantalon rouge s'entassaient gaiement dans des wagons à marchandises qu'ils couvraient de défis et de caricatures. Jeunes et vieux, civils et soldats flambaient du même enthousiasme. C'était comme une fête de la Fraternité.

Fourbu, mais encore frémissant, j'ai regagné l'Homme Libre et suis entré en rafale dans le bureau de Clemenceau, notre patron.

— Que dit Paris ? m'a-t-il demandé.

— Il chante, monsieur le Président !

— Alors, tout ira bien...

Son vieux cœur de patriote ne s'était pas trompé : rien n'a terni cette fabuleuse journée. Tout cependant était à craindre. Le monde ouvrier, bouleversé par l'assassinat de Jaurès, pouvait demander vengeance. La veille, à la brasserie du Croissant, quelques instants après l'attentat, je m'étais penché sur le corps du tribun étendu sur deux tables de marbre ; j'avais lu la colère sur le visage des travailleurs surgis des imprimeries voisines. Un ordre, un geste et c'était été l'émeute ; mais un compagnon de Jaurès, dressé dans la voiture où l'on allongait le grand corps, a adjuré ces hommes, dont

beaucoup pleuraient, de contenir leur fureur et, tête basse, les dents serrées, ils ont regardé en silence s'éloigner dans la nuit le premier tué de la guerre.

Moins de vingt-quatre heures plus tard, voyant leur vieux rêve de paix écroulé, ils se ruèrent sur les boulevards pour manifester, mais cette fois ce ne serait pas l'Internationale qu'ils entonneraient, ce serait la Marseillaise. Ils ne criaient pas « A bas la guerre ! » mais « A Berlin ! »

Qu'avaient-ils à défendre, ces patriotes aux mains noires ? Pas même une bicoque, un arpent de labour, à peine une enjambée de concession au cimetière de Pantin ; pourtant ils allaient partir, comme leurs rivaux d'hier, une chanson héroïque aux lèvres et une fleur au fusil. Plus de pauvres ni de riches, de prolétaires ni de bourgeois, de ligueurs de droite, ou de militants de gauche : il n'y avait plus que des Français.

Dès le lendemain, des milliers d'hommes pressés de se battre se bousculaient devant les bureaux de recrutement pour s'engager. Des hommes qui auraient pu rester chez eux, entre leur femme et leurs gosses, ou auprès d'une maman qui les suppliait. Mais non. Pour eux, le mot Devoir avait encore un sens, et celui de Patrie reprenait sa splendeur.

Le temps de fermer les yeux ils me sont apparus, ces volontaires de la grande journée, puis je les ai revus sous le vieux képi ou

le casque bleu, criant « Présent ! » quand on demandait des hommes pour un coup de main, ou se lançant à l'assaut, baïonnette au canon, et je me suis interrogé, j'ai questionné leurs ombres sanglantes.

— Dites-moi, camarades de l'éternel silence, auriez-vous assiégré les bureaux d'engagement avec le même entrain, vous seriez-vous battus avec le même courage si vous aviez su que cinquante ans plus tard ces hommes à polo gris ou au casque d'acier qu'on vous ordonnait de tuer ne seraient plus des ennemis et qu'il faudrait leur tendre les bras ? L'héroïque « En avant ! » que vous poussiez en franchissant le parapet ne vous serait-il pas rentré dans la gorge ? Au fond de la tombe où vous gisez, ne regrettez-vous pas votre sacrifice ? « Pourquoi nous sommes-nous battus ? Pourquoi nous sommes-nous fait tuer ? » C'est la rampeur d'un million et demi de voix qui s'élève des entrailles de la terre, et nous, les survivants, ne savons quoi répondre.

Ceux qui s'offraient vaillamment au massacre étaient-ce donc des dupes ? Les trompait-on en leur apprenant, dès l'enfance, que mourir pour la patrie était le sort le plus beau ? Faudrait-il piétiner les frontières pour lesquelles on se faisait tuer ? Le Devoir change-t-il sans cesse au caprice du vent ? Autant de questions qu'on n'ose poser à ces têtes aux orbites creuses. Je voudrais leur crier : « Non, votre sacrifice n'a pas été vain ! Votre vaillance a

sauvé non seulement le pays mais l'univers entier, que l'Allemagne eût écrasé sous son talon de fer : la dernière victoire n'est qu'une fille de la vôtre et les Grands d'à présent resient vos débiteurs. » Mais à quoi bon ? On ne console pas les morts avec des discours...

Instruits par les événements, nous savons aujourd'hui qu'il faut oublier. La France et l'Allemagne sont enfermées dans l'Europe comme des fauves dans une cage ; si elles ne s'accordent pas elles s'entredévoreront jusqu'à la fin des temps. Même si le cœur est muet, la raison nous l'ordonne : nous devons barrer d'un trait les années de guerre et celles de l'occupation. Oui, je veux oublier.

Mais eux, dont la jeune bouche est à jamais scellée, eux qui donnèrent leur vie pour reprendre à l'ennemi un lambeau de terre française, pardonneraient-ils aussi ?

Je n'éprouve aucune haine pour les durs guerriers que j'ai vus de mes yeux lâcher sur moi un coup de feu ou lancer une grenade, ils faisaient leur terrible métier, comme moi le mien, mais tous nos morts sont-ils pareillement apaisés ? Je le demande à mon cousin que je suis allé déterrer de mes mains, près de Châtea-Thierry. Il portait à la nuque un trou noir : la trace de la balle tirée lâchement par derrière alors qu'il venait d'être fait prisonnier. Tendrais-tu ta main, ta main décharnée de squelette à ton meurtrier ?

Et toi, tendre René Blum, toi, fier François

de Tessan, mes amis les plus chers, morts dans les camps nazis, aurtiez-vous le funèbre courage de murmurer : « C'en est assez, soyons amis ? »

Certes, nous avons tous eu devant nous d'autres hommes que des bourreaux. Pour fléchir ma rancœur je veux évoquer ce blessé exsangue que nos brancardiers déposèrent à la fin de la nuit devant le poste du colonel, à la Marnière. Les hommes de son coup de main s'étaient glissés sans bruit jusqu'à notre barbelé, un mouchoir noué au bras pour ne pas s'entretenir dans l'obscurité, et, arrivés à la chicanne, ils avaient bondi en hurlant. Lui s'était écroulé sur notre parapet, blessé au ventre, et maintenant, inerte sous la couverture brune, il ne gémissait plus. Comme les brancardiers guettaient son dernier souffle il a fait l'effort de rouvrir les paupières et, d'une voix sourde a supplié : « Je veux mourir les yeux tournés vers mon pays. » Un agent de liaison qui comprenait l'allemand a traduit et, soulevant le mortibond par les épaules, les camarades contenant leurs larmes l'ont placé face aux lignes. Dans le ciel gris se fanèrent les dernières fusées. Il a longuement regardé cette pâle frontière puis, murmurant peut-être adieu, il est lourdement retombé. On n'a pas eu à lui fermer les yeux...

Après lui, j'en appelle un autre. Pas mortibond, celui-ci ; même pas blessé. Solide, au contraire, et presque provocant. Fait prisonnier

entre les lignes alors qu'il était en patrouille on l'avait amené au colonel pour être interrogé. Elevé dans une institution de Neuilly il parlait parfaitement notre langue mais refusait de répondre. On lui demandait quels régiments occupaient son secteur « Je ne sais pas. » S'il arrivait des renforts ? « Je ne sais pas. » Si l'on creusait des sapes d'attaque, si l'artillerie de Brimont changeait ses emplacements « Je ne sais pas. » Le colonel finit par se fâcher : « Si tu ne parles pas, je te fais fusiller ! » La menace n'ébranla pas le prisonnier. Alors, notre chef, changeant de tactique, rompit le pain encore chaud que l'ordonnance venait de rapporter du village voisin et lui en tendit un quignon :

— Il est beau, hein, le pain de France. Il te fait envie. Eh bien, mange !

— Merci, mon colonel. J'aime mieux le pain noir...

De tels hommes, peut-on les mépriser ? Peut-on leur imputer les crimes des égorgeurs à croix gammée ? Je me le demande anxieusement ; je le demande aux camarades des Croix de bois qui combattaient à mes côtés. A ce copain de la mitraille, un gars normand, je m'en souviens, qui, le brouillard s'étant soudainement dissipé sur la plaine de Loivre, venait d'apercevoir dans les lignes allemandes des hommes de corvée qui, se croyant invisibles, étaient sortis des boyaux pour aller plus vite et

se dirigeaient vers leur tranchée à travers champs.

— Feu ! Une rafale en fauchant ! ordonna notre lieutenant.

Le mitrailleur hésita une seconde puis, résolument :

— Non, mon lieutenant. Ils ne sont pas armés. On ne tire pas sur des hommes de soupe.

L'officier insista, menaça, parla de refus d'obéissance. Rien à faire. Notre tétu avait sa conception des lois de la guerre et refusait de tirer sur des hommes sans défense. Ceux-ci, se voyant découverts, ont pris le pas de course et ont sauté dans une sape. Le savez-vous, pauvres diables de Prussiens ou de Bava-rois, que si vous êtes encore vivants vous le devez à ce franzose buté qui risquait pour vous le conseil de guerre ?

De ces exemples j'en pourrais citer d'autres. La nuit de Noël où patrouilleurs français et allemands se sont rejoints entre les lignes, fusil à la bretelle, et se sont serré la main en échangeant des vœux qu'ils ne comprenaient pas. L'Eiat-major a flétri ces tentatives de fraternisation et menacé de sanctions sévères. Du côté allemand la répression a sans doute été pire. Pourtant ces soldats n'étaient pas des mutins qui refusaient de se battre. Ils l'ont prouvé six semaines plus tard dans une attaque féroce, le jour du Mardi gras, qui laissa sur le terrain des centaines de cadavres. Peut-être ceux-là

mêmes, qui, la nuit de Noël, se serraient la main...

Pour me soutenir j'en appelle aux morts. A Edmond Adam, commis des Ponts et Chaussées, volontaire pour l'infanterie, simple sapeur devenu lieutenant, tué en Champagne à la fin de la guerre. Entre deux coups durs il griffonnait des poèmes dans son abri, et, s'ils sont ignorés, moi je ne les oublie pas. Celui surtout qu'il dédiait au combattant d'en face :

Je ne t'en veux pas trop, tu sais,
Voilà quatre ans que tu fais ce boulot
derrière ton créneau...

Ben, nous, voilà quatre ans aussi que l'on tra-
[vaill

à tricoter ces grandes mailles de réseaux,
et les couper, la veille des attaques,
pour passer à travers et te chasser
de tes tranchées.

Tu vois, on est voisins
d'atelier, presque copains.

On turbine pour deux maisons rivales.

Bah ! peut-être qu'elles se valent,
on n'en sait rien...

Oui, copains, il a écrit le mot... Celui-là, j'en suis sûr, eût pardonné.

Sans doute n'ai-je pas sa grandeur d'âme : j'hésite encore. La main que je voudrais tendre reste crispée dans ma poche. Non au souvenir de mon propre ressentiment, mais à la pensée

de ceux qui les maudirent en agonisant. « Tu n'as pas le droit », pourraient-ils me reprocher.

Cette idée me tourmentait, peu avant la dernière guerre, quand je me trouvais à Berlin. J'avais été convié à la dernière séance d'un congrès d'Anciens Combattants que présidait le duc de Saxe-Cobourg-Gotha et, un orateur ayant prononcé mon éloge, on me poussa à la tribune. Ne voulant pas, ne pouvant pas leur parler de réconciliation, je leur ai dit :

— Ainsi qu'on vient de vous l'apprendre, j'appartiens à une génération qui, en août quatorze, a quitté ses champs, ses usines, ses comptoirs, ses écoles, pour courir aux frontières en criant : « A Berlin ! » (Ici, je pris un temps.) Excusez-moi de me présenter au rendez-vous avec vingt-deux ans de retard.

Ils auraient pu prendre cela pour une bravade et me huer, mais le général Von Arnim, assis au premier rang, a donné le signal des applaudissements et tous ont suivi. Du haut de l'estrade je regardais ces hommes vieillissants et croyais les reconnaître. N'étaient-ils pas les mêmes, avec leurs cicatrices et leurs rubans, que ceux que je retrouvais chaque printemps, à la chapelle des Invalides, pour la messe de mon régiment ? Oui, « des voisins d'atelier » : presque des copains », le poète l'a écrit.

Comme nous, en août 14, pris de frénésie, ils ont parcouru les avenues pavées de Munich et de Hambourg, agitant des drapeaux, brandissant des pancartes. Leur Marsellaise

à eux c'était le Deutschland über alles, et au lieu de crier : « A Berlin ! » ils clamaient : « Nach Paris ! » Les deux routes menaient aux mêmes charniers...

Eux aussi, cinquante ans plus tard, doivent s'interroger sur leurs raisons de se battre et mesurer l'inutile horreur de ces égorgements. Eux aussi se demandent à cette heure, si nos deux pays sont condamnés à se haïr perpétuellement et à payer leurs ruines par la ruine du voisin. Alors je fais un effort, j'essaye de l'offrir, cette main qui résiste. Je m'oblige à croire que les hommes de mon âge ont connu les dernières guerres, que les nations de demain, enfin réconciliées, ne formeront plus qu'un grand bloc uni pour des tâches pacifiques. Je me le répète : « Tous frères ! » Je l'écris pour m'en persuader. Mais j'aime trop mon pays pour admettre qu'il puisse se défaire et n'être plus qu'un canton dans une Europe aplanie. Je le veux toujours pareil à ce qu'il était sur ma géographie de petit garçon, joliment rose, silonné de rivières bleues, protégé par de sombres montagnes, et portant au côté un bandeau de deuil sur les provinces perdues que nous devrions délivrer. Cette carte gravée en moi, rien ne pourra l'effacer. De même je reste fidèle à l'Histoire dont les faits glorieux nous émerveillaient, et suis fier que les hommes de mon âge y aient ajouté un chapitre digne du passé. Et si tous les peuples doivent fusionner un jour dans le moule uniforme où ils se

confondront, je me raccroche à l'espoir que dans des siècles et des siècles, des mères liront encore aux enfants, comme un conte de fées : « Il était une fois, entre le Rhin et la côte atlantique, un vaillant petit pays qui s'appelait la France. »

Roland DORGELES,

2 août 1964.